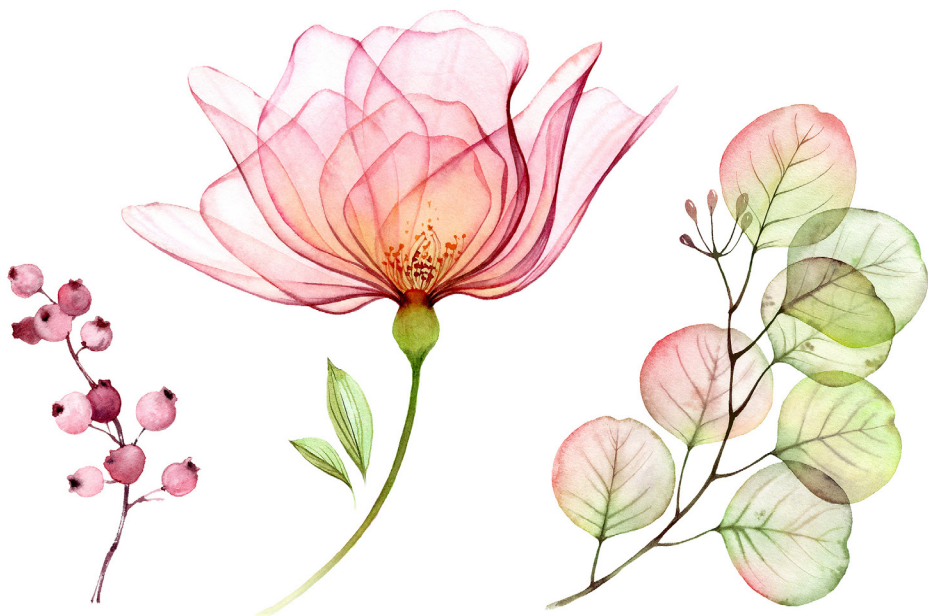


Emoi sensoriel, plaisir sensuel

Le monde secret de l'éprouvé

Elsa Schmid-Kitsikis



Émoi sensoriel, plaisir sensuel

Le monde secret de l'éprouvé

ÉDITIONS IN PRESS
74, boulevard de l'Hôpital – 75013 Paris
Tél. : 09 70 77 11 48
www.inpress.fr

ÉMOI SENSORIEL, PLAISIR SENSUEL. LE MONDE SECRET DE L'ÉPROUVÉ.

ISBN : 978-2-84835-581-8

© 2020 ÉDITIONS IN PRESS

Illustration de couverture : ©Kateryna – Adobe Stock.com

Couverture : Lorraine Desgardin

Mise en pages : Milagros Lasarte

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement des auteurs, ou de leurs ayants droit ou ayants cause, est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Émoi sensoriel, plaisir sensuel

Le monde secret de l'éprouvé

Elsa Schmid-Kitsikis

L'auteur

Elsa Schmid-Kitsikis, née à Athènes, est docteur en psychologie, professeur émérite de l'Université de Genève, membre titulaire formateur de la Société psychanalytique de Paris et de la Société suisse de psychanalyse. Auteur d'ouvrages édités à l'étranger : *An Interpersonal Approach to Mental Functioning. Assessment and Treatment* (Ed. Karger), *Legami creatori e legami distruttori dell'attività mentale* (Ed. Borla), ainsi que d'ouvrages aux éditions In Press : *La Passion adolescente* et *Survivre à la détresse, s'ouvrir au désir*.

À mes parents, Nicolas et Beata Kitsikis,
combattants infatigables pour une Grèce démocratique.

Table des matières

Avant-propos	11
L'exil des sens, les traces d'une mémoire	11
Pour introduire.....	15
Itinéraire d'une réflexion	19

Partie I

Le statut psychique de l'éprouvé

CHAPITRE 1

Le monde secret du sensible	25
La complexité anatomophysiologique	26
Les enjeux conceptuels	27
<i>De la perception et de la représentation</i>	<i>28</i>
<i>De l'hallucination et de l'hallucinose</i>	<i>30</i>
<i>De la pulsion et de l'excitation</i>	<i>31</i>
<i>De l'émoi et de l'affect.....</i>	<i>33</i>
<i>Du sensoriel.....</i>	<i>35</i>
<i>Du sensuel</i>	<i>37</i>

CHAPITRE 2

Freud et Fliess.....	41
De l'Amour.....	41
<i>Illustrations: « Emma » et « Miss Lucy R... »</i>	
<i>Les traces d'une odeur.....</i>	<i>41</i>
La complexité psychique de l'éprouvé	47
<i>Illustration: Rodolphe, jeune amoureux.</i>	
<i>« La sensation et non la représentation »</i>	<i>51</i>
<i>K. L'homme qui s'est empêché de grandir.....</i>	<i>54</i>

CHAPITRE 3

Le sensuel « objet » de jouissance	
Quel statut pour l'affect?.....	59
<i>Illustrations: Emma, le judo et le zen</i>	
<i>« De la caresse banale au geste érotique »</i>	<i>61</i>

<i>M. O. La jouissance dans l'aliénation amoureuse</i>	64
Du sensoriel au sensuel primaire	68

CHAPITRE 4

Émoi sensoriel, plaisir sensuel

Les éprouvés du corps questionnés	73
Quel combat pour quel « objet » ?	78
L'objet de la sensualité.....	79
<i>Illustration : Emma et le cheval qui se dérobe</i>	80

Partie II

Sentir, ressentir, une filiation reconstituée

CHAPITRE 5

Une histoire de filiation	87
Sapho, Socrate, Platon, Aristote	87
Sapho (- 650 ou 630/- 580)	
« À la bien-aimée »	88
Socrate (- 470/- 399)	
Le corps comme embarrass	89
Platon (- 428 ou - 427/- 348 ou - 347)	
Le monde « inconscient » platonicien	91
<i>Illustration : la métaphore de la caverne</i>	95
<i>Au risque d'une interprétation psychanalytique</i>	97
<i>Tiercéité et scène primitive : le Timée</i>	99
Aristote (- 384/- 322)	
Le sensible en puissance et en acte	101

Partie III

Les artisans de la vie sensorielle

CHAPITRE 6

Sigmund Freud (1856-1939)

Le fil rouge	107
Le paradoxe de l'odeur, fugace et tenace	108
<i>Illustration : Rosa.</i>	
<i>Cette odeur que je ne saurais sentir</i>	109

CHAPITRE 7

Le fil rouge freudien reconnu, questionné, contesté	113
--	------------

Henri Wallon (1879-1962)	
Le corps et son image	113
<i>Wallon, lecteur de Freud</i>	114
<i>Le corps et le « stade du miroir »</i>	115
<i>L'« être » un sujet est une longue histoire</i>	117
<i>Narcisse, son image et... la voix d'Écho :</i> <i>le « stade du miroir » chez Lacan, Dolto et Winnicott</i>	119
<i>Illustration : la patiente de Winnicott, son visage et le miroir</i>	122
Jean Piaget (1896-1980)	
La sensorialité au risque de la rationalité	123
<i>Quand Piaget rencontre Freud</i>	126
<i>Freud, l'ombre pensante du jeune Piaget</i>	128
<i>Vie sensorielle, vie affective, terreau de l'activité de pensée</i>	131
<i>Pensée magique, vie onirique : une inquiétante étrangeté</i>	134
<i>Illustrations</i>	
<i>Des enfants parlent</i>	134
<i>Penser avec la toute-puissance, la « magie » des sens</i>	136
Donald W. Winnicott (1896-1971)	
Le « bébé » artisan actif de son plaisir sensuel	139
<i>Winnicott présenté par lui-même</i>	141
<i>La bataille épistolaire de Winnicott</i>	145
<i>Illustrations</i>	
<i>La fabrique de poupées</i>	146
<i>La mère primaire « sensiblement suffisamment bonne »</i>	147
<i>L'appétence sensuelle du bébé. Histoire « d'objets et d'espaces transitionnels »</i>	149
<i>Peut-on débattre avec Winnicott ?</i>	152
Wilfred R. Bion (1897-1979)	
Les empreintes d'une vie d'exil	157
<i>Première rencontre, l'analyste avec sa « sensorialité », sa « rêverie », son « écoute » et sa « digestion psychique »</i>	157
<i>Repères autobiographiques. De « l'exosquelette » à la liberté de ressentir</i>	160
<i>Le psychotique et l'analyse</i>	163
<i>Illustrations : une séance, un patient avec Bion</i>	168
<i>Fragmentation et destin des particules (W. Bion).</i> <i>Le Président Schreber (S. Freud)</i>	177
<i>Le psychotique a-t-il accès au plaisir sensuel ?</i>	179
Didier Anzieu (1923-1999)	
L'« autoanalyse » (Freud) ; l'« homme désespéré » (Bacon) ; le « romanesque » (Beckett) ; la « terreur d'anéantissement » (Bion)	187
<i>« Fragments autobiographiques » (1994b)</i>	188

<i>Dans l'après-coup d'une rencontre.....</i>	190
<i>Le psychanalyste et le « corps » des sens.....</i>	192
<i>La motricité, la mal-aimée de la psychanalyse.....</i>	193
<i>« Le corps » de la création</i>	196

Partie IV

Clinique du plaisir sensuel et de ses déviations

CHAPITRE 8

L'éprouvé sensuel menacé

Débordement et perversion.....	203
Porosité de l'éprouvé et fétichisme.....	205
Le plaisir sensuel au risque de l'excitation.....	209
<i>Illustration</i>	
<i>Fred et ses angoisses « paralysantes »</i>	212
Le sexuel infantile et sa perversion	220
<i>Sensualité et procédés fétichistes</i>	222
<i>Le fétichisme chez l'enfant.....</i>	223
<i>Illustrations</i>	
<i>L'enfant au bas et au soutien-gorge.....</i>	223
<i>La petite fille au chiffon</i>	224
<i>L'enfant à la couverture magique.....</i>	225
<i>Le fétichisme chez l'adulte. Les origines infantiles.....</i>	226
<i>Illustrations. M. Y., homme d'église</i>	
<i>La peluche, le stylo, le sermon</i>	227
<i>M. Z., l'enfant « voyeur »</i>	
<i>L'homme aux fantasmes sadomasochistes.....</i>	229
Pour conclure.....	233
<i>Une adolescence à risque</i>	
<i>Le plaisir sensuel otage d'une jouissance immédiate.....</i>	235
<i>Le corps parlant.....</i>	238
<i>Une adolescence qui crée. Le sexuel infantile en embuscade.....</i>	241
Références bibliographiques.....	245

Avant-propos

« ... La nuit d'été entrainé par la fenêtre dans la chambre blanche de la maison paternelle. Allongé sur mon lit d'enfant les paupières mi-closes j'écoutais les étoiles et les grillons qui fredonnaient par les champs. Sous la lampe cordiale la mère brodait une ancre de soie bleue sur mon tablier de lin. Ses mains délicates allaient et venaient dans le cercle éclairé – oiseaux blancs sur le lac étale de mon cœur. Mon ancre brodée qui tenait si fermement amarrée sur le petit lac de notre île les petites barques placides et mes rêves. La mort n'avait pas touché la verdure de notre jardin et depuis notre balcon fleuri jamais n'avait flotté au vent, foulard d'adieu vers la mer infinie... »

Yannis Ritsos (1919-1990), poète grec

Symphonie du printemps

L'exil des sens, les traces d'une mémoire

1959

L'avion se pose sur le tarmac de l'aéroport d'Athènes. Pleine d'appréhension et d'impatience, je suis le mouvement des passagers vers la sortie quand soudain, en haut de la passerelle, je me sens étourdie, submergée par des sensations qui n'ont rien à voir avec celles d'un tarmac surchauffé par la chaleur brutale de l'été, imprégné de l'odeur de kérosène. Un moment, vécu comme une éternité, fait d'un mélange détonant d'odeurs de pins, de chants de cigales, de goûts aillés et pimentés, de mouvements de brise iodée sur la peau, de paysages de mon enfance. Un moment qui fait irruption, déstabilise, présent comme s'il datait d'hier.

J'étais de retour pour la première fois, le cœur battant, dans le pays qui m'avait vu naître tout en refusant de me voir grandir. De retour après un exil d'une quinzaine d'années, loin de mes parents et de toute famille, partie d'Athènes pour Paris, à l'âge de quatorze ans en pleine guerre civile (1946-49), dans le prolongement d'une guerre meurtrière (1940-1944), nourrie par le sifflement des balles, le bruit des bottes, la vision des affamés et des condamnés. J'avais vécu tout ce temps loin d'une mère prisonnière politique, un temps condamnée à mort, et d'un père soumis à l'isolement social et professionnel pour ses positions démocratiques et antiroyalistes. Interne dans un lycée parisien, j'étais à la recherche d'un lien avec une nature d'adoption en parcourant chaque été la France à vélo, me sentant en accord avec cette belle nature faute de pouvoir retrouver la nature et les impressions de mon enfance.

1984

Des années plus tard, soumise contre mon gré à un nouvel exil (professionnel), je me retrouve en France, à Paris, pour mener à bien ma formation de psychanalyste. Nouvel exil, dû à la prétendue incompatibilité qui régnait à l'époque dans le milieu psychanalytique suisse entre activité de psychanalyste et enseignement universitaire. Durant l'entretien avec l'un des trois commissaires de la Société Psychanalytique de Paris, les effets régressifs de ce nouvel exil ont envahi les trois quarts d'heure réglementaires de la séance, sous la forme de sanglots incontrôlés et ininterrompus, empêchant tout échange, toute appréhension d'un environnement pourtant particulièrement lumineux et engageant, obligeant le commissaire à me proposer une nouvelle date d'entretien. J'ai cherché à comprendre, sangloter n'étant pas ma façon habituelle d'affronter les situations d'évaluation, même en terre inconnue.

Durant le moment qui a précédé mon entrée dans le bureau du commissaire, étant en avance, j'avais pris place dans ce qui tenait lieu de salle d'attente, une sorte de meuble à l'instar du confessionnal que l'on trouve dans une église. Un beau meuble, aux portes joliment sculptées mais

très étroit et enfermant, provoquant chez moi des sensations corporelles et émotionnelles telles que celles que j'ai ressenties au cours des récits rapportés par ma mère de sa première année de captivité en tant que condamnée à mort, dans une cellule où elle pouvait à peine s'allonger, dormir, entendre, voir, dans un complet isolement sensoriel du monde extérieur.

Étourdissement et questionnement. Mémoire des sens éprouvés, un temps oublié mais préservé? Mémoire que cultive l'absence, l'exclusion, l'arrachement d'une famille en pleine adolescence? Éprouvés qui ressurgissent alors que l'on ne s'y attend pas.

Pour introduire

2019

J'essaie de mettre en mots ce mélange indéfinissable d'une mémoire corporelle, cherchant à comprendre comment, après toutes ces années, mon corps a pu garder vivaces les empreintes sensorielles et sensuelles de mon enfance ainsi que les mouvements identificatoires qui furent réactivés lors d'une rencontre d'évaluation. Me voici devant les pages blanches d'un écrit que je désire consacrer à la complexité psychique de l'éprouvé avec ses motions de surgissement, d'effacement, de déviation, de déplaisir et de recherche de plaisir en lien avec les traumatismes psychiques. Je désire aller à la recherche de ce qui demeure de l'expérience psychique de perte, d'absence et d'exclusion en regard des liens au perceptif et à l'hallucinatoire.

L'inconscient, trop souvent considéré de manière réductrice comme seul réservoir mnémonique grâce au travail de refoulement, continue à interroger la métapsychologie freudienne sur le pouvoir de son inscription psychique, sur ses liens au temps qui passe, sur les fonctions qu'exercent l'éprouvé et ses composantes sensorielles. Il s'agit d'aller à la rencontre de ce qui « demeure », quand le lien a été interrompu, quand l'effacement s'est installé dans la durée modifiant ainsi le travail de la mémoire.

Freud l'a bien montré dans son essai *le Bloc-notes magique* (1925a), qui traduit la recherche d'un agencement métapsychologique entre ce qui dans le fonctionnement psychique du sujet succombe à l'effacement, puisque la « *couche réceptrice de stimulus – le système Pc-Cs – ne forme pas de traces durables* », et ce qui laisse des traces durables. La métaphore du bloc-notes lui paraît utile dans la mesure où l'on constate, écrit-il : « *que la trace durable de l'écriture est conservée sur le tableau de cire*

lui-même et qu'elle peut être lue sous un éclairage approprié » (p. 122), ce qui résout le problème dans la mesure où l'on a alors affaire à une surface réceptrice (la feuille de cellulose et le papier ciré = le système Pc-Cs) toujours réutilisable comme le tableau d'ardoise, mais aussi à des traces durables de l'inscription (le tableau de cire = l'inconscient), comme un bloc-notes ordinaire. Freud assimile alors les effacements successifs de l'écriture à la discontinuité du flux d'innervation et à « *l'inexcitation* » périodique du système perceptif. Le « *travail discontinu du système Pc-Cs est au fondement de l'apparition de la représentation du temps* ».

La métaphore du *Bloc-notes magique*, en renvoyant « *au fondement de l'apparition de la représentation du temps* », suggère l'idée d'un temps de « *nostalgie et de traces durables qui tendent, en faisant retour, à submerger la psyché* ». Freud notait déjà dans *L'Inquiétante Étrangeté* (1919, p. 252) que « *l'amour est le mal du pays (Heimweh) [...], et quand le rêveur pense jusque dans le rêve, à propos d'un lieu ou d'un paysage : "Cela m'est bien connu, j'y ai déjà été une fois", l'interprétation est autorisée à y substituer le sexe ou le sein de la mère* ».

Le mot « *nostalgie* », selon l'étymologie grecque, associe « *retour* » (*nostos*) et « *souffrance* » (*algos*) : retour signifiant que quelque chose a eu lieu, souffrance renvoyant à la perte (l'éloignement pour les Grecs, grands navigateurs, de leur mère patrie). À partir de l'expérience psychique qui a subi un refoulement, un temps subjectif se reconstitue grâce au travail du préconscient en s'associant à l'affect de perte qui lui donne sa signification. Alors que l'éprouvé de souffrance, de tristesse donne au temps présent le ressenti de la perte, il s'impose par une sorte d'agir fulgurant tant qu'il n'y a pas eu deuil, renoncement. Le sens de *nostalgie*, de « *retour* », nécessite qu'un deuil de l'objet, qui a mis le Moi en souffrance mais qui ne l'a pas vidé de sa substance, ait eu lieu, condition qui permet au temps d'acquiescer une représentation.

C'est ainsi que J. Gaucheron, poète de la *nostalgie*, parle au poète grec Y. Ritsos.

*« Moi j'ai gardé dans la main gauche
 Un caillou gris
 Une herbe sèche
 Un peu de terre, un peu d'odeur, cela suffit
 Pour retourner.
 Pour retourner là-bas
 Sur le chemin d'Apollon
 Sur la pente qui monte au temple
 Un caillou gris
 Une herbe sèche
 Sur la pente qui monte au temple
 À Delphes.
 Un silence fleuri de songe
 On a pu croire ici naguère à la parole
 Un monde qui s'ouvrirait dans une bouche ouverte...
 Ah non ! non, pas ces haut-parleurs de notre nuit
 Ces machines, ces mécaniques qui débitent
 Des signaux blancs et noirs.
 Des copeaux de langage et des mots en limaille
 Et le discours n'est plus qu'un miroir du discours [...].
 Mais la longue lignée de pente
 Sur le chemin d'Apollon ne s'est pas rompue.
 Il y a des mères qui écoutent, bras tendus,
 Le poète, les pieds nus sur la pierre, elles,
 Un feu de braise dans les yeux,
 Elles montrent leurs enfants à l'avenir
 L'avenir les reconnaîtra... » (1968)*

L'émoi sensoriel semble ainsi ignorer le temps, le temps nécessaire pour qu'advienne la nostalgie, la capacité d'éprouver du plaisir et du déplaisir. Il est omniprésent en envahissant la vie psychique sous des formes impressionnistes, fugaces ou pénétrantes, de légèreté, de dureté, de violence, en la vivifiant ou en la mortifiant. Les réactions émotionnelles,

sensorielles qui s'expriment au moment où elles ont lieu de manière inattendue et intempestive, signent un fonctionnement en contiguïté, en collage qui empêche la prise de distance nécessaire au travail d'élaboration psychique, celui des tâtonnements, des associations et des remaniements au cours du processus analytique. Intrusion psychique qui ne pourra alors qu'être soumise, à l'instar de celle du cauchemar, au destin du perceptif et de l'hallucinoire.

L'accès au sensuel nécessite en revanche l'instauration d'un temps interne, à l'instar de celui de l'après-coup qui qualifie le récit du rêve, diurne, nocturne et le retour d'éléments refoulés, remémorés, associés librement. Ces conditions offrent à la vie psychique une impression de durée, le temps interne se constituant à partir des gains psychiques réalisés grâce au fonctionnement du mécanisme de l'introjection et aux aléas des liens qui se tissent entre les productions des mouvements qui s'élaborent du système Pc et les traces en réserve dans l'Ics. Selon la nature de ces aléas, ceux-ci peuvent se trouver responsables de la perte du statut mnésique de ces traces. Il est admis que c'est l'instauration d'un lien sensuel précoce, au départ indifférencié quant à ce qui appartient à la mère ou à l'enfant, par le contact peau à peau, par l'odorat et le partage du mouvement corporel entre l'enfant et la mère, ainsi que par le regard, l'expérience gustative et la rythmicité murmurante et chatouilleuse du son de la voix, que se prépare l'intégration du corps érogène. En se différenciant, ce lien va permettre que le vécu d'un regard, d'un geste, d'un toucher corporel ne se transforme pas en une compulsion d'agirs autoérotiques ou en une pénétration déstructurante comme le vécu paranoïaque, provoquant ainsi une rupture identitaire. Le lien sensuel précoce se poursuivra en acquérant une maturité psychique grâce aux conditions de transitionnalité qu'offre l'environnement « *facilitateur* » de l'objet primaire (Winnicott), la disponibilité objectale de la mère qui accepte d'introjecter la souffrance, le désarroi, la terreur de l'enfant, en les transformant, les rendant introjectables par celui-ci (Bion), sans terreur et destructivité.

Itinéraire d'une réflexion

« ... quand le tissu de peau se plie sur soi.

La peau sur elle-même prend conscience, ainsi sur la muqueuse et la muqueuse sur soi-même. Sans repli, sans contact de soi-même sur soi, il n'y aurait pas vraiment de sens interne, pas de corps propre, moins de cénesthésie, pas vraiment de schéma corporel, nous vivrions sans conscience, lisses, prêts à nous évanouir. [...] Beaucoup de philosophies se réfèrent à la vue ; peu à l'ouïe ; moins encore donnent leur confiance au tactile, comme à l'odorat. L'abstraction découpe le corps sentant, retranche le goût, l'odorat et le tact, ne garde que la vue et l'ouïe... »

Michel Serres
Les Cinq Sens, 1985

Aurélie

Son père ayant quitté dès sa naissance le domicile familial, Aurélie a occupé et partagé le lit maternel, jusqu'au moment où elle a entrepris des études supérieures à l'étranger. Elle se rend compte que son choix de s'éloigner répondait au désir conscient de créer une distance entre sa mère et elle alors qu'en même temps elle découvrait que la distance géographique n'était pas une solution, sa mère hantant son esprit sans relâche.

Pendant les premiers mois de son analyse, elle se plaint de l'irruption d'images violentes, d'odeurs, et de bruits venant de mon fauteuil. Elle vit ces manifestations comme un envahissement qu'elle ne peut en aucun cas contrôler et que je comprends pour ma part comme une tentative de combler par des hallucinations sensorielles ce qui sépare mon fauteuil du divan, son propre corps du corps maternel, comme si lâcher ce qui la rattache au perceptif signifiait éprouver la souffrance liée à l'affect de la perte, de l'absence. Devant cet envahissement hallucinatoire, elle répétera inlassablement : « Je ne sais pas, je ne sais pas. » Cette même période sera suivie par des tentatives

avortées d'associer sur des récits d'événements survenus le même jour ou juste la veille, associations immédiatement englobées par le constat exprimé de manière répétitive, « je perds mes années ».

Le temps présent ne parvient pas à être vécu, l'histoire infantile ne pouvant compter sur un temps de réélaboration dans l'après-coup. Même le récit de ses rêves, ceux du matin, éclate, se désintègre en subissant l'empreinte de l'hallucinoire, sorte de collapsus entre éléments de l'Ics et éléments du Pc. Je m'interroge : que représente réellement ce présent dans « *je ne sais pas* » et dans « *je perds mes années* » ? Ce n'est que bien plus tard qu'elle parviendra à associer sur ces éprouvés, sur son histoire infantile qu'elle cherche à reconstituer. Elle pleure et exprime une souffrance qu'elle met en relation avec ce qu'elle nomme son « *enfance perdue dans les bras de sa mère* », alors qu'en même temps elle laisse apparaître un éprouvé « *indéfinissable* » (qu'elle nomme malaise), annonçant ce qui sera vécu comme une perte, celle des années écoulées. Perte du lien avec une peau maternelle trop excitante, devenue sa propre peau, son moi-peau (Anzieu), perte impossible à élaborer, qui ne peut être représentée, qui ne peut s'inscrire dans un temps de représentation, faute de pouvoir retrouver sa signification psychique, qui ne peut être vécue comme un affect de perte (« *je ne sais pas* ») en absence d'un lien avec l'expérience psychique de la perte ?

L'éprouvé semblant s'épanouir hors temps de représentation, hors sens, il empêche l'accès à un temps subjectif inscrit dans une histoire. Il est soumis au pouvoir de l'hallucinoire faute de trouver une issue dans le travail de transformation du préconscient.

Dans le cas d'Aurélié, il semblerait que les « traces durables », soumises à la répétition durant les premiers temps de l'analyse, dépourvues d'un travail de symbolisation par absence d'un lien aux mouvements psychiques de plaisir/déplaisir, font que ce qui se répète est un éprouvé non défini qui a trouvé refuge dans la crypte de la sensorialité. Un type de lien qui la tient agrippée à sa mère, et par la suite à son analyste (elle me

suivra partout durant les premiers temps de son analyse, dans tous les lieux que j'occupe pour une raison ou pour une autre), rendant défaillant le processus d'objectalisation, la capacité de réélaboration dans l'après-coup. Ce n'est que bien plus tard, grâce au travail analytique, qu'elle parviendra à associer sur ce qu'elle éprouve sur le moment. Elle pleure plus rarement et exprime une souffrance qu'elle met en relation avec la réalité de ce qu'elle nomme son « *enfance perdue* ». Freud notera dans *L'Inconscient* (1915a, p. 81-84) que les sensations de mouvements et les sensations venant des organes des sens sont intimement liées, alors que l'affect, dont il rappelle constamment la source somatique, ne peut prendre forme que dans la rencontre avec autrui, différent de soi, de sorte que les premiers signes émotionnels de la vie psychique sont ceux des mouvements, des troubles ou impressions sensorielles produits par le contact avec l'objet qui satisfait les besoins du bébé ou qui le frustre de cette satisfaction.

Aurélie, après plusieurs années de travail analytique, a quitté le monde régi par l'excitation sensorielle. L'accès à la capacité auto-pare-excitant qui lui faisait défaut lui a permis de trouver une sorte de plaisir partagé conciliant des investissements du domaine de la recherche scientifique et du domaine des soins corporels. L'éprouvé sensoriel qui l'accompagne dorénavant canalise l'excitation, rend possible l'accès à des fonctions psychiques de protection.

Cet ouvrage place au centre du débat théorico-clinique la sexualité et le désir qui en constitue le fondement. Il s'articule autour de nombre de notions dont celles, pivots de notre démarche, de *perception* ou perception par les organes des sens, soutenue par sa localisation *limite* entre le psychique et le corporel ; de *sensation*, laquelle s'exerce selon des rapports spatio-temporels de *contiguïté*, alors que l'impact originaire provoqué par « *l'objet-perdu-de-la-satisfaction-hallucinatoire* » fournit son « *potentiel hallucinatoire* » d'indistinction représentation/perception (C. et S. Botella, 2001) ; de *sensualité* constitutive de l'*auto-érotisme* à l'origine

de l'investissement et de la mise en mémoire des expériences corporelles, de ses motions pulsionnelles en lien avec le souvenir hallucinatoire de l'expérience de satisfaction et de la constitution d'une temporalité et d'une arborescence du désir. Cette dernière notion interroge plus précisément le statut de l'objet dans sa position limite entre sensation et sensualité ; la question complexe des prémices du plaisir, du lieu où il s'exprime, avec qui ou quoi il se vit, ce qui le provoque ; ainsi que la question de la place de l'auto-érotisme entre le moment où la pulsion n'a pas encore extériorisé l'objet et le moment où aura lieu le double retournement de celle-ci. Nous proposons ainsi une réflexion sur le statut psychique de la *sensualité* dans ses rapports à la *sensorialité*, notions souvent confondues, réflexion suscitée par mon expérience clinique des traumas sensoriels.

En ce siècle où prime l'émotion, l'immédiateté, l'urgence dans le traitement des problèmes les plus complexes, cet ouvrage montre que la qualité de la vie nécessite un temps d'élaboration et de maturation qui s'ouvre sur la création de liens affectifs et de raison durables et enrichissants.

Elsa Schmid-Kitsikis puise dans son expérience personnelle d'adolescente en exil, d'enseignante universitaire et de psychanalyste pour explorer le destin des éprouvés corporels, tels que ceux de la sensorialité et de la sensualité, ces derniers n'ayant bénéficié jusqu'ici que de peu de travaux psychanalytiques les différenciant des éprouvés sensoriels.

Ce livre traite de la complexité psychique des prémices du désir, du lieu où il s'exprime, avec qui ou quoi il se vit, ce qui le provoque, ce qui le dénature.

Il innove en proposant une clinique de la sensualité ; il aborde le monde du sensible, constamment présent dans le travail du psychanalyste, celui des débordements de l'excitation, des dysfonctionnements du lien à l'objet (fétichisme, déqualification de l'affect...), de « l'émoi sensoriel » dans ses rapports au « plaisir sensuel », à l'origine des intentions « sensuelles du désir et de la tendresse » (Freud), de la relation à soi et dans la relation à l'autre.

Comme pour le rêve, la vie psychique des éprouvés du corps et de l'érotisme, nécessite un complexe et subtil travail d'interprétation.

Cet ouvrage prolonge Survivre à la détresse, s'ouvrir au désir. Le tissage de l'éprouvé et du pensé de la relation analytique (In Press, 2016).

Elsa Schmid-Kitsikis, née à Athènes, est docteur en psychologie, professeur émérite de l'Université de Genève, membre titulaire formateur de la Société psychanalytique de Paris et de la Société Suisse de psychanalyse.



9 782848 355818

20 € TTC France

ISBN : 978-2-84835-581-8

Visuel : ©Kateryna – Fotolia.com

• EDITIONS IN PRESS •

www.inpress.fr